

2^{de} littérature et société
lycée Pierre-Paul-Riquet

L'affaire Isabelle Desparaulade



L'affaire
Isabelle Desparaulade

2^{de} littérature et société
lycée Pierre-Paul-Riquet

L'affaire
Isabelle Desparaulade

Conception et réalisation de maquette :
Camille Saunier

Révision et relecture :
Hélène Duffau

Photographie de couverture :
Camille Saunier

© Graphites *Écrire l'Europe* 2013
Tous droits réservés

Graphites

Avant-propos

Ayant à travailler sur l'appartenance européenne, j'ai voulu monter un projet qui intègre au mieux le travail et l'identité de chacun des acteurs.

Tout d'abord, j'ai travaillé avec Antonio Altarriba, un scénariste reconnu internationalement pour son roman graphique *L'Art de voler*, qu'il a cosigné avec le dessinateur catalan Kim. Dès que nous avons pris contact, Antonio et moi avons voulu axer le projet autour du lien profond qui unit l'Espagne et la France via les rapports transfrontaliers qui ont toujours été pratiqués entre le Languedoc et l'Aragon — chacun de nous deux étant originaire de l'une de ces deux parties de l'eurorégion Pyrénées-Méditerranée. Désireux de ne pas concurrencer les cours de Littérature et société, nous avons

voulu respecter le thème d'étude de Julien Ohayon (professeur d'histoire-géographie), qui avait au préalable défini le thème de la ville. Enfin, le dernier impératif était de faire travailler l'imaginaire des élèves, en utilisant un point d'ancrage dont ils ne connaissaient vraisemblablement rien.

Parallèlement, j'ai demandé aux élèves ce qu'eux voulaient faire : ils ont choisi de travailler sur le paranormal. Au préalable, je leur avais expliqué qu'avant d'écrire, il fallait s'interroger sur le sens de ce qu'ils écriraient. Ainsi, je les ai orientés vers l'interprétation suivante du paranormal : ces types de phénomènes surgissent lorsque que le passé dérange le présent.

Avec toutes ces exigences, nous avons eu l'idée d'utiliser la gare internationale de Canfranc, construite sur l'ancienne ligne Paris-Saragosse-Madrid, et qui, lors de son inauguration en 1928, était la plus grande gare d'Europe de l'époque.

Planté au milieu des Pyrénées du côté espagnol, ce bâtiment étrange n'est plus qu'une petite gare de fin de ligne provinciale en Espagne, l'exploitation française ayant depuis longtemps été délaissée, et gît là comme un possible abandonné. Il y a quelques années, un journaliste espagnol a découvert que cette gare avait servi pendant la Seconde Guerre mondiale

pour faire transiter secrètement de l'or volé par les nazis dans toute l'Europe, en échange de tungstène à vocation militaire. Nous avons tout ce qu'il fallait pour une bonne histoire internationale : de l'or nazi, un lieu inconnu prêt à être hanté par les spectres que l'on voulait y mettre. Il ne restait plus qu'à créer les situations, les personnages, et progressivement l'histoire.

J'ai sorti alors mon long fouet cerdan en micocoulier, les élèves se sont mis à travailler, et voici comment *L'Affaire Isabelle Desparaulade* a commencé à prendre corps, l'imagination et la bonne humeur des élèves faisant le reste.

Julien Campredon

La gare de Canfranc

Silencieuse, elle gît à la frontière franco-espagnole, échouée sur sa ligne brisée entre Pau et Saragosse.

Autrefois perdue en pleine montagne, à 1 100 mètres d'altitude, elle fut l'une des plus grandes d'Europe. Désormais, sa liaison souterraine entre la vallée d'Aspe et l'Aragon n'est plus qu'une bouche d'ombre, au bout des rails.

Oubliée en contrebas de ce tunnel routier du Somport qui a scellé son sort, Canfranc est abandonnée à ses fantômes. Lesquels sont évidemment de drôles de trains. Ceux que Jonathan Diaz a réveillés en l'an 2000 lorsqu'il a ramassé d'étonnants papiers dans la gare désaffectée...

1 615 kilos d'or ont transité ici, dit l'une de ces feuilles, datée du 9 décembre 1943.

P. C.
La Dépêche du Midi
05/03/2011

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Ma mère ma offert ce cahier pour mes 7 ans, après que j'ai perdu la parole. Autant que je m'en souviens c'était suite à un traumatisme. Les autres me demandent de leur raconter mon histoire, mais je n'aime pas qu'« ils » soient dans ma tête.

Note à moi-même : Ne jamais oublier.

Nos jeunes iront
au Somport !

Aujourd'hui, c'est la remise des prix du concours de badminton régional au lycée Pierre-Paul-Riquet pour l'équipe qui a gagné le tournoi inter-départemental.

C'est un mois de novembre plutôt riche et palpitant en événements pour le CLPPR badminton, puisque plusieurs jeunes se sont brillamment illustrés au dernier tournoi régional des 16-17 ans de Saint-Orens-de-Gameville.

La bonne surprise est venue des cadets où le jeune Nathan s'est imposé en finale, alors qu'il n'a commencé le badminton que depuis tout juste deux mois.

Du côté des juniors, c'est à nouveau la discrète Isabelle Desparaulade et la brune Maëva Bellaut qui se sont retrouvées en finale avec une victoire à la clé. Il y a deux jours, le CLPPR badminton a organisé son traditionnel tournoi « spécial double » ouvert à tous les clubs locaux. Un séjour de ski à la station pyrénéenne du

Somport a été offert en guise de prix pour le club gagnant.

Marc Limac
L'Écho du Somport
12/12/2012

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Moi la discrète, moi la muette, je les ai vus. Après la remise des prix, Nathan, un garçon maigrichon de courte taille et Ninon, petite brune fraîchement percée à la lèvre, ont tagué les vestiaires. Si quelqu'un d'autre les avait surpris, c'était un coup à être privés de sortie au ski.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

J'étais la première arrivée devant ce grand bus. Ça m'avait étonnée qu'il soit aussi énorme alors qu'on était peu à partir. Il était noir, aucune trace de saleté apparente, et les vitres, incroyablement claires. La porte étant déjà ouverte, je décidai d'y entrer. À peine un pied sur l'escalier, j'entendis une voix inquiétante derrière moi.

« Que fais-tu malheureuse ? »

En me retournant je vis un homme bien gras, il avait tout du gros : un cou de dindon, un double menton et une chemise trop petite qui laissait filer sa graisse. Il reprit d'une voix étrange et déroutante : « On ne t'a jamais dit que ça porte la poisse de monter avant le conducteur dans un bus ? » Je ne pouvais pas parler, je ne lui répondis pas, ce qui l'énerma encore plus. En plus, ces histoires de superstition n'étaient alors pour moi que des choses fictives. Nonchalamment, je continuai mon ascension en haut des escaliers. Je sentis une force me tirer

en arrière : le conducteur qui m'avait attrapée par le col me fit retourner à l'extérieur du bus.

« Si tu essaies de remonter je m'arrangerai pour que tu restes ici et que tu ne partes pas avec nous ! » Comme j'avais vraiment envie de partir, j'attendis les autres patiemment. Le conducteur gras me laissa seule devant son véhicule me menaçant une dernière fois de ne pas monter, il avait une urgence assez pressante – son déjeuner était mal passé, qui sait ? Au bout de dix minutes, neuf de mes camarades arrivèrent avant l'heure prévue. Les rires, les retrouvailles, leurs évocations de notre voyage à la station du Somport m'avaient fait oublier mon corps et ce qui m'entourait. Avant même de m'en rendre compte, j'étais au fond du bus, on était dix à avoir enfreint la règle du conducteur : est-ce que je risquais de rester ici et de me faire sanctionner à la place des autres vu que je ne les avais pas prévenus de la punition qui les attendait ?

Je vis le conducteur bondir dans le bus en agitant les bras : « Tu ne comprend donc rien ? Je t'avais dit que ça portait malheur ! Toi et tes camarades allez subir l'inimaginable ! L'inimaginable : la malédiction sera proportionnelle à la taille du bus. »

Toujours marmonnant des invectives incompréhensibles, il cala ses grosses fesses

dans son fauteuil, et la porte se referma dans un grincement de tous les diables.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Le trajet dura trois heures, j'avais oublié mes écouteurs et mon portable. Je m'ennuyais, mes yeux commençaient à se fermer progressivement. Je fus soudainement réveillée par les quatre du fond, c'était mes « camarades » les plus bruyants et les plus difficiles à supporter.

Parmi eux, Nathan Pichon prétentieux arrogant, et méchant ; Maëva, fille du célèbre Maître Bellaut, était, quant à elle, une bêcheuse bête et snob : à son âge, elle avait déjà le nez refait ; Zoé Capricieuse, fille unique, portait bien son nom ; enfin, Léo Ronfut, vaniteux, tellement fier de sa balafre en travers du sourcil qu'il n'avait d'autre sujet que de nous raconter comment il se l'était faite. Tous trois se moquaient souvent de Nathan qui était un peu le souffre-douleur de Léo.

Vers le milieu du bus, le couple Hélène Soles, de nature déterminée, et Alexandre Gemini, un garçon courageux, étaient ensemble, côte à côte, à s'échanger des baisers et des « Je t'aime

mon cœur » à chaque fois que leurs bouches se décollaient l'une de l'autre.

Éric Soles, qui est le frère jumeau d'Hélène, était devant avec Arthur Valerous et Ninon Bargal. Tous les trois étaient drôles, gentils et naturels. Moi j'étais juste derrière le conducteur qui me lançait régulièrement, via le rétroviseur, des œillades assassines d'une immense noirceur, profondes comme des trous noirs qui me perçaient l'âme comme des clous.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Je me suis rendormie je ne sais combien de temps mais assez pour faire un rêve étrange. J'étais seule dans le noir, des bruits de cirque se faisaient entendre, tout proches. En voyant une peluche de clown avec un casque de SS au loin, je décidai de m'en approcher. Au moment où j'allais poser ma main sur l'épaule de la peluche, celle-ci me la prit d'un geste brusque. J'eus très peur mais je ne pus crier, aucun son ne sortait de ma bouche.

Au même moment de grands spots s'allumèrent, la musique s'arrêta et la peluche de clown nazi disparut. En regardant autour de moi je vis les autres, mes camarades, les mêmes qui étaient dans le bus avec moi, tous effrayés, sentant l'ambiance malsaine qui se posait peu à peu sur nos épaules. Un grand bus, qui dans mon rêve ressemblait à une locomotive, semblait plaqué d'or et descendait du ciel neigeux devant nous, rempli de caisses pleines de lingots en or. Je remarquai que quelque chose dépassait des

fenêtres. En m'approchant, je vis... nous, morts, vidés de vie, inertes comme des poupées sans âme.

Une voix me glaçait le sang, elle disait une phrase incompréhensible dont je n'avais compris qu'une petite partie : « L'obsession du cauchemar. » En me réveillant, j'ai tout de suite écrit ce que j'avais fait comme rêve.

Alors que j'écrivais, je me suis rendu compte que le bus dans lequel nous nous trouvions, celui du conducteur mystique et gras, était étrangement calme, trop calme. Puis j'ai entendu le groupe de Nathan, Léo, Maëva et Zoé s'exclamer des : « Putain, j'ai fait un rêve trop *chelon* ! » En les écoutant raconter leur songe, je me suis aperçue que leur cauchemar était similaire au mien : la peluche de clown bizarre, la voix, absolument tout me faisait penser à mon rêve. Ils avaient entendu eux aussi des éléments épars d'une phrase indéchiffrable. Nathan avait : « Quelques peurs sont... » ; Maëva : « Les frontières de la peur » ; quant à Léo, c'était : « Intrigantes mais peuvent virer à... » ; enfin Zoé avait entendu : « Les limites de la connaissance sont... » Alexandre avait comme bout de phrase : « C'est pour ça que... » et Héléna : « Quel est leur rôle ? »

Les trois en avant dans le bus avaient aussi quelques bout de phrases. Éric : « Qui sont-

ils ? » ; Ninon : « Les esprits » ; et enfin Arthur : « que nous craignons. »

Tous ces mots n'avaient aucun sens seuls, mais j'ai décidé de tous les écrire et de les mettre dans l'ordre. La phrase est apparue dans mon esprit en écriture de sang et, en la réécrivant, la peur m'a envahie.

« Quelques peurs sont intrigantes, mais peuvent virer à l'obsession du cauchemar ; les limites de la connaissance sont les frontières de la peur, c'est pour ça que nous craignons les esprits : qui sont-ils et quel est leur rôle ? »

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Après une longue journée de route assez désagréable, nous arrivâmes enfin à destination. Lorsque le bus entra dans la station, le beau sourire de Léo s'estompa, il haussa son sourcil droit, barré par sa cicatrice :

– Quel trou paumé !

– Je rêve ! Il n'y a même pas de réseau. Ça craint trop ! s'exclama Maëva, hautaine.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Pour ma part, contrairement à Léo et à Maëva, je trouvais cet endroit intéressant, une atmosphère sereine se dégageait des montagnes. Le car s'arrêta devant un chalet en bois qui devait sûrement être le nôtre pendant le séjour.

Je refermai mon cahier, il était temps de descendre de l'autobus pour récupérer les bagages. Comme à son habitude, Léo bouscula tout le monde pour être le premier à choisir sa chambre. Ils furent tous surpris en découvrant qu'il n'y avait que deux chambres. Nathan fut d'autant plus déçu quand il comprit qu'une des chambres était réservée aux filles et qu'il devrait supporter Léo durant le séjour. La chambre des filles était obscure, les draps étaient d'un noir profond et les coussins d'un rouge sombre. Cette chambre me faisait un peu penser à moi : seule et vide.

Je décidai de prendre le lit du dessous car, si je devais par malheur être dans le lit du haut et que je fasse tomber mon carnet, les autres filles

se jetteraient dessus pour le lire, ce qui était pour moi inenvisageable.

L'or d'un héros caché à Canfranc

Des chercheurs auraient réussi à localiser dans la gare de Canfranc les restes d'un trésor nazi.

En recoupant des témoignages, Jean-Marc Poul, professeur d'histoire et spécialiste des actes de résistance dans les Pyrénées, a reconstitué l'histoire de Martín Ribaredonda. Cet ancien cheminot espagnol, né en 1902 à Villardell, aurait fait la guerre du côté des Républicains, mais aurait pu faire croire, après la guerre, qu'il était franquiste. Il aurait travaillé de 1941 à 1943 à Canfranc.

Lors des trafics entre les franquistes et les nazis, il aurait réussi à voler plusieurs lingots d'or qu'il aurait voulu faire passer aux guerriers espagnols du maquis français. Malheureusement arrêté alors qu'il passait clandestinement la frontière, soupçonné de sabotage, il a été exécuté aux abords de la ligne de bunkers que Franco avait fait construire

afin de repousser toute invasion tant française,
alliée, qu'allemande.

Georges Buoca
L'Écho du Somport
03/01/2013

Cahier
d'Isabelle Desparaulade

Le lendemain, après une nuit sans histoire, nous avons décidé d'aller chercher le matériel de ski de location. Sur le chemin, nous étions très heureux d'être là. Alexandre serrait Hélène contre lui, tandis que Léo embêtait Nathan. La location ne prit pas autant de temps que je l'aurais cru, et comme Maëva possédait son propre matériel, elle fit la queue pour nous au guichet des forfaits.

À dix heures, nous étions en bas des pistes. En la rejoignant, je trouvai par terre un briquet en état de marche, et je voulus y voir un signe de chance.

Nathan fut obligé de s'asseoir aux côtés de Léo dans le télésiège. Il refusa de lui adresser la parole, car, quoi qu'il dise, l'autre en profiterait pour lui coller une bourrade dans les côtes, lui faire une bise de cheval, ou lui taper dans l'épaule, « pour la blague », comme Léo aimait à le répéter. Pour une fois, Léo le laissa tranquille, tout à sa contemplation, du haut de son siège

de la station de ski, du Somport qui offrait un merveilleux paysage. Tout était blanc, couvert de blanc, on pouvait entendre quelques skieurs fendre la neige.

Nous n'avons pas vu la matinée passer et, un peu avant midi, après une bataille rangée de boules de neige, nous nous sommes concertés pour savoir comment nous allions nous organiser pour la suite de la journée. Certains d'entre nous avaient déjà faim et voulaient aller prendre un déjeuner consistant avant de retourner skier tandis que Nathan, Arthur, Zoé et Maëva voulaient attaquer le hors-piste directement. Cette pimbêche de Maëva harcela Hélène pour qu'elle l'accompagne, et excédée, celle-ci finit par accepter. Le groupe se sépara en deux, cinq de chaque côté, et les skieurs de hors-piste partirent aussitôt.

Pour ma part, je suivis Alexandre, Éric, Léo et Ninon, et nous nous partîmes en quête d'un restaurant aux tarifs abordables.

Canfranc évacué

Suite à la découverte de documents inédits concernant le cheminot antifranquiste Martín Ribaredonda, Jean-Marc Poul pense pouvoir retrouver la cache des lingots.

Une équipe franco-espagnole sera demain sur zone.

Lors de fouilles archéologiques portant sur la Seconde Guerre mondiale, les chercheurs espèrent retrouver, cachés dans la gare, quelques lingots d'or massif. C'est la raison pour laquelle toute la vallée a été récemment évacuée, les autorités espagnoles souhaitant éviter tout risque de pillage.

Georges Buoca
L'Écho du Somport
22/02/2013

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Alors que je faisais attention à ne pas glisser sur les plaques de glace, la démarche rendue rigide par mes chaussures de ski, je sentis une pression sur mon épaule et me retrouvai face à une femme marquée par le temps. Elle me fixa d'un regard perçant, j'étais terrifiée.

C'est alors que Léo, vaniteux et moqueur, s'écria : « Eh ! Isa pourquoi tu t'arrêtes ? »

Comme si je pouvais te répondre, idiot !

La vieille femme me murmura une phrase en espagnol, puis elle me lâcha le bras et je pus rejoindre les autres qui entraient déjà dans le restaurant. Avant de les suivre à l'intérieur, je me retournai : la vieille femme avait disparu.

Après nous êtres installés à table, mes amis ne tardèrent pas à me questionner sur cette mystérieuse rencontre. Je leur demandai en écrivant sur un bout de papier si quelqu'un savait ce que voulait dire : « *Sal mientras que tienes tiempo, una gran desgracia va ocurrir !* »

Alexandre haussa ses épaules de Monsieur-je-sais-tout :

– Ça veut dire : Pars tant qu'il en est encore temps, un grand malheur va arriver. C'est encore un de tes trucs mystiques que tu écris dans ton grimoire de sorcière ?

Tout le monde rit à la blague, et j'allai aux toilettes. Avant que je n'ouvre la porte, la serveuse me glissa rapidement : « Ne faites pas attention à cette pauvre femme. Son mari a été exécuté pendant la guerre et elle ne s'en est jamais remise. »

La serveuse retourna à ses commandes, me laissant seule avec mes angoisses et les sarcasmes de mes camarades. Derrière la vitre du restaurant, les ombres menaçantes d'un sale temps à venir semblaient annoncer la fin de notre session de ski. Les nuages étaient aussi noirs que des âmes en colère.

À la fin du repas, Alexandre s'inquiéta du fait que les autres ne nous aient pas encore rejoints, et de ce qui pouvait les retarder aussi longtemps. Nous n'étions pas sûrs que la tempête tombe sur la station, et nous décidâmes, avant qu'il ne soit trop tard, de chausser les skis et de partir à leur recherche.

Des jeunes perdus en montagne

Une avalanche a eu lieu sur la station située près de la gare de Canfranc, alors qu'une dizaine d'adolescents étaient inconsciemment partis faire du hors-piste.

Les adolescents séjournent en classe découverte, à la suite de leur victoire au tournoi de badminton organisé par le lycée Pierre-Paul-Riquet. Leurs proches s'inquiètent de leur disparition.

Du fait d'une météo peu favorable, les recherches ne peuvent avoir lieu. Monsieur Pistali, commandant de gendarmerie, nous a informés qu'il n'avait aucun moyen de communication avec les jeunes, pas plus qu'il n'avait pu identifier leur position. Il nous a tout de même affirmé qu'il ferait tout son possible pour retrouver les disparus.

Georges Buoca
L'Écho du Somport
22/02/2013

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Nous sommes partis du même endroit qu'eux et, au début, nous avons suivi leurs traces, mais elles finirent par se mêler à d'autres. La menace de la tempête nous inquiétait tout autant que le sort de nos amis. Comme si cela ne suffisait pas, la nuit allait bientôt tomber. Nous sommes arrivés devant un bunker rustre et grossièrement taillé, d'une laideur froide, dont la porte de métal rouillée était entrouverte. C'est là que nous avons retrouvé Nathan, Zoé et Maëva agenouillées dans la neige. Ils avaient l'air effondrés.

Après nous avoir aperçus, Maëva s'est levée brusquement et a couru prendre Éric dans ses bras. Zoé a titubé vers nous, puis, en bafouillant elle nous a dit : « Ils sont morts. Arthur et Hélène ont été emportés dans une avalanche. »

Tous sous le choc. Seul Léo a réussi à prononcer un mot :

– Comment ?

– Après notre départ, nous sommes tous

partis sur le hors-piste. Nous nous sommes perdus et nous avons skié, déchaussé, remonté des pentes, skié, jusqu'à ce bunker. Léo et Nathan ont réussi à en ouvrir la porte qui, avec le gel, s'était bloquée. Pendant ce temps, Arthur a trouvé du bois pour faire un feu, puis il est allé s'installer à côté des filles, pendant que Léo a tenté d'allumer le feu. Nathan a continué ses idioties et une atmosphère joyeuse s'est installée. Nathan a sorti ses bombes de peintures et il a commencé à taguer les murs, de manière à immortaliser l'instant. Certains ont trouvé ça limite, parce qu'il y avait comme des impacts de balles sur les murs. On s'est tous pris la tête à ce sujet, puis tout le monde s'est tu parce que nous avons entendu un bruit louche dehors. Arthur est allé voir ce que c'était en nous traitant de fillettes et Héléna l'a suivi. Ils sont sortis tous deux lorsque le vent s'est levé d'un coup et a soufflé si fort qu'un sapin est venu s'abattre devant l'entrée de la porte. Nous avons essayé de les aider sans comprendre vraiment ce qui se passait, l'extérieur du bunker semblait de plus en plus bruyant. Soudain on a entendu un tremblement qui s'est approché de nous. Arthur a juste eu le temps de crier : « Avalanche ! » Les hurlements stridents et insupportables d'Héléna nous ont vrillé les tympanes. Et puis, le silence. Nous avons réussi

à dégager l'entrée du bunker, mais nous ne les avons pas retrouvés.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Évidemment, les portables ne passaient pas, Zoé et Maëva s'étaient blotties l'une contre l'autre dans le bunker, déprimées à l'idée de devoir y passer la nuit alors qu'elles étaient anéanties par la disparition de leurs amis. Léo ne doutant pas qu'il allait tous nous sauver grâce à ses muscles et sa balafre, fit le tour du bunker à la recherche d'une solution quelconque. Nathan, lui, essayait de réconforter les filles en faisant le pitre. Léo, plus inconscient que courageux, malgré la tempête, chaussa ses skis et s'avança de quelques centaines de mètres. Revenir au bunker fut le plus compliqué, mais Dieu doit avoir pitié des idiots, il nous retrouva. Rentrant en triomphateur, il nous annonça qu'il y avait un village, ou une station, ou quelque chose plus bas, et que nous devrions y aller avant que la nuit ne tombe, ce serait toujours mieux que de rester ici.

Nous nous suivîmes en file indienne, n'y voyant pas à plus d'un mètre de distance, et je

me demandai si nous étions toujours en France où si nous avions franchi la frontière espagnole.

La tempête se calma momentanément, laissant un rayon percer les nuages en rasant les sommets. Nous pûmes alors accélérer notre course contre le froid et la mort, et en quelques dérapages, nous avons dévalé la pente.

En bas, dans la vallée, une immense gare semblait avoir été oubliée là, comme si on l'avait construite pour la poser à Paris mais qu'on l'avait laissée traîner dans cet endroit perdu. Elle semblait vide et désaffectée, mais c'était le seul refuge sûr pour passer une nuit à l'abri du froid et de potentielles avalanches.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Après avoir dévalé cette pente infinie, nous sommes arrivés devant l'immense gare. Elle semblait abandonnée et il n'y avait pas d'électricité, tout était noir. Le seul bruit venait de l'écho du vent qui soufflait dans les couloirs immenses et vides de vie.

Nous avons trouvé des chambres à l'étage qui devait avoir été un ancien hôtel, et nous avons pu enfin nous installer dans des chambres sombres, humides, froides et poussiéreuses. Les autres, par peur du noir ou pour avoir moins froid, choisirent de se créer un dortoir collectif. Pour ma part, je préfèrai rester seule. Ma chambre était une petite pièce équipée d'un lit sale, mais c'était mieux que rien, et puis j'avais mon briquet pour m'éclairer.

Les fouilles de la gare sont suspendues

Mardi dernier, les fouilles de la gare de Canfranc devaient pourtant commencer.

Les chercheurs avaient demandé l'ouverture de ces fouilles, pensant qu'il pouvait y avoir une centaine de lingots d'or massif enfouis sous l'établissement depuis la guerre d'Espagne (voir notre dernier article « De l'or à Canfranc »).

Malheureusement, cette opération n'a pas pu être réalisée : les conditions météorologiques ne l'ont pas permis. En effet, ce jour-là, une violente tempête de neige à éclaté et les archéologues n'ont pas pu accéder à la gare.

La liaison devrait être rétablie la semaine prochaine.

Georges Buoca
L'Écho du Somport
23/02/2013

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Des cris m'ont tirée de mon sommeil, m'ont fait sortir de la chambre sordide dans laquelle je cherchais vainement à trouver le sommeil. Je suis sortie du bâtiment pour savoir d'où venaient ces cris, un vent a fait frémir mon corps encore engourdi.

Une lumière provenait d'une lucarne d'un corps de bâtiment annexe, cela a attiré mon attention. J'ai décidé d'aller voir ce qu'il y avait à l'intérieur.

Les vitres étaient cassées, j'ai pu me faufiler aisément à l'intérieur. J'ai sorti mon briquet et j'ai vu une chose qui m'a effrayée : au centre de la pièce gisait un corps inerte et sanglant, j'en avais la nausée. En m'approchant du corps, j'ai vu qu'il s'agissait d'un homme avec plusieurs impacts de balles sur le torse, mais je n'ai pas eu le temps de l'observer davantage car un souffle glacé est venu éteindre la flamme de mon briquet. Aussitôt après, un cri atroce a retenti à quelques mètres de moi.

Des mains m'ont saisi le bras et m'ont tirée vers le sol. Je me suis débattue de toutes mes forces et je suis parvenue à m'enfuir jusqu'à la lucarne que j'ai escaladée aussi vite qu'un chat.

Arrivée dans ma chambre, effrayée, je me suis mise à pleurer en attendant que l'homme aux impacts vienne nous prendre.

Personne n'est venu. Je n'en ai pas fait part aux autres, de peur d'être prise pour une folle.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Le lendemain, la tempête de neige a repris de plus belle, mettant fin à nos espoirs d'évasion : nous étions coincés dans ce qui semblait être pour partie une gare géante désaffectée, et pour partie un hôtel.

Seuls quelques secteurs de la gare semblaient avoir été encore récemment en activité. Et bien qu'il n'y ait eu âme qui vive, nous avons trouvé un distributeur de friandises. Les garçons l'ont poussé violemment au sol afin de briser la vitre et de récupérer le peu de nourriture qu'il contenait que nous avons gobée aussitôt.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

La nuit est tombée et le froid a commencé à se faire ressentir. Comme il y avait des vieilles cheminées dans les chambres, nous avons fait du feu avec du plancher arraché dans le couloir. Je suis restée avec les autres dans leur chambre pour passer la soirée. Nous avons entendu comme des bruits de chaînes, de volets qui claquent, puis d'objets lourds qui tombent au sol.

Terrorisés, mais convaincus que l'union fait la force, nous sommes sortis dans le couloir.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Nous sommes sortis de nos chambres pour aller explorer les alentours. Dans le couloir, un courant d'air a fait frémir mon corps encore endormi et m'a empêchée de tenir mon briquet allumé. La lumière projetée par la lune pour seul éclairage.

L'orage battait son plein dehors et la pluie tapait sur le toit du bâtiment. Dans un éclair, nous avons vu une chose qui nous a tous effrayés : au centre du couloir se trouvait un homme pendu. Le même que j'avais vu hier soir avec les impacts de balles. Ses vêtements en lambeaux laissaient entrevoir quelques plaies sanglantes sur son corps. J'en avais à nouveau la nausée. Nous n'avons pas pris le temps de l'observer davantage car un violent coup de tonnerre l'a fait bouger, et nous nous sommes tous enfuis dans la direction opposée.

Dans notre course folle, Léo a senti son pied déraiper et s'enfoncer dans le plancher que nous avions fragilisé en arrachant des lattes

pour alimenter les cheminées. D'un coup sec, il a retiré sa jambe en pestant. Le craquement du bois pourri nous a arrêtés et nous nous sommes retournés tous vers lui, haletants. Il a crié, nous pressant de venir voir ce qu'il venait de découvrir.

Comme si cette découverte en était la cause, le courant d'air a cessé, et j'ai pu allumer mon briquet. Entre les lattes brillait de leur éclat terni par les ans une dizaine de lingots d'or.

Excités – c'est peu de le dire – par la découverte, nous les avons emportés avec nous et nous les avons déposés dans la chambre collective. Léo parlait déjà de s'acheter autant de voitures de sport qu'il y a de semaines dans l'année.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Je dormais à poings fermés lorsque j'ai senti quelqu'un se glisser sur mon matelas. Un des garçons – mais lequel ? – m'a mis le doigt sur la bouche pour que je ne pose pas de questions, puis il m'a embrassée de telle manière que je ne puisse résister.

Moi qui suis d'un naturel farouche, je me suis sentie comme sur un nuage, ses baisers palpitants m'enveloppant d'une chaleur exceptionnelle qui m'a fait oublier le froid mordant de ma chambre.

Mes pensées vagabondes m'ont semblé irrationnelles en l'instant magique que je passais. Son corps chaud blotti contre le mien m'a entraînée dans le gouffre tendre des vieilles couvertures : je suis alors devenue une allumette enflammée.

Sa peau était souple et solide comme le pelage d'un lion, son dos musclé au toucher laissait présager une nuit étoilée.

Les étoiles ont brillé, il m'a embrassée une dernière fois, et m'a susurré, dans un espagnol

parfait : « *El oro esta manchado de sangre. Si no haceis buen uso de el, os traira la malediction.* »

Je suis restée terrorisée le reste de la nuit dans mon lit, consciente que je ne pourrais jamais raconter cet épisode aux autres.

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Le vent sifflant a commencé à nous bercer jusqu'à des « bongs » réguliers. Après une vingtaine de « bongs », des éclats de lumière à intervalles successifs. J'ai tout de suite repensé au triste cadavre du corps pendu. Des frissons m'ont traversée. J'ai revu ces images abominables défilant dans ma tête. Soudain, le même cri strident a retenti. Tétanisée.

Je me suis alors dirigée seule vers la gare. Personne ne s'y trouvait, seulement la corde du pendu, quand tout à coup, le même cri strident. J'ai senti une présence derrière moi, comme un courant d'air. Quelqu'un m'a sauté à la gorge et m'a profondément griffée.

Je me suis réveillée horrifiée. Ce n'était qu'un cauchemar ! Heureusement.

Mes camarades m'ont dévisagée, j'étais en sang. Ils ont posé les lingots sur mon lit, et ont demandé que l'on opère la répartition. Certains voulaient que l'on partage en huit, d'autres en dix, c'est-à-dire avec les parents de nos amis disparus.

Je me suis entendue leur dire : « Espèces de
fils de putes, cet or n'est pas à vous, il est à la
Révolution ! »

Cahier d'Isabelle Desparaulade

Le lendemain, dans la lumière du matin, la
gare était vide, triste, voire morbide.

Un long silence régnait dans cette immense
construction bâtie de pierre qui semblait
pouvoir s'effondrer à tous moments.

À l'intérieur, un bruit inquiétant de
grincement retentissait dans des pièces à
moitié reconnaissables. Un vent froid longeait
mon corps et me glaçait le sang. Les murs
étaient recouverts de poussière et quelques-
uns revêtaient des traces de brûlures noires qui
montaient du sol. Sur l'horloge, le temps s'était
arrêté à douze heures douze.

J'étais seule pour la première fois et je me suis
sentie très mal. Depuis que j'étais entrée dans ce
lieu maudit, je ne supportais plus la poussière.
Je devais être devenue allergique, cela me faisait
éternuer.

Petits meurtres entre amis : les jeunes skieurs retrouvés morts

Après plusieurs jours de recherches à la station de ski de Canfranc, la gendarmerie a enfin retrouvé les corps des jeunes adolescents disparus.

Les corps se trouvaient dans l'ancienne gare internationale de Canfranc, jusque-là inaccessible aux enquêteurs pour cause d'intempéries. D'après les premiers éléments de l'enquête, il s'agirait d'un meurtre faisant neuf victimes.

À leur arrivée, les enquêteurs ont retrouvé la camarade de classe des lycéens, Isabelle Desparaulade, près des cadavres atrocement mutilés, les mains ensanglantées.

Le mobile du meurtre n'est pas encore connu. La criminelle présumée n'a encore rien révélé aux enquêteurs.

Georges Buoca
L'Écho du Somport
26/02/2013

Écrire l'Europe

L’Affaire Isabelle Desparaulade résulte des ateliers d’écriture menés au cours de l’action artistique *Écrire l’Europe*. À partir de la proposition artistique imaginée par les auteurs Julien Campredon (*L’Assassinat de la dame de pique*, éditions Léo Scheer) et Antonio Altarriba (*L’Art de voler*, éditions Denoël graphic), les élèves de seconde littérature et société du lycée Pierre-Paul-Riquet ont mené des sessions d’enquête et d’écriture collective.

Écrire l’Europe est une action artistique numérique initiée par Graphites. Durant 7 mois, elle associe écrivains européens et jeunes Midi-Pyrénéens. À l’aide des outils numériques, les participants enquêtent, collectent des informations, font évoluer leur connaissance de l’Europe. Bénéficiant de l’accompagnement d’écrivains reconnus, ils écrivent des textes de fiction et publient leurs travaux dans les pages d’un blog. Ils valorisent leurs textes et leur expérience au cours de rencontres publiques.

ecrireleurope.com

Pour *Écrire l’Europe*, Graphites reçoit le soutien de Sofia, copie privée, Région Midi-Pyrénées, fondation Jan Michalski, fondation Crédit Mutuel pour la lecture.